

René Denez

**Méditations
dans le temple**

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1993.*

Extrait de la publication

Je suis un martien parmi moi-même.

R. D.

ÉCLAIRAGE

Dans une église on se promène et on prie. Dans un temple, d'où sont écartés les vains curieux et qui n'est accessible qu'aux initiés, on ne se promène pas mais on marche conformément à un rituel précis. On ne prie pas non plus mais on médite, c'est-à-dire qu'on s'examine et qu'on examine – ce qui ne va pas sans souffrance, la méditation intellectuelle étant souvent un discours de la douleur, comme le dit Julia Kristeva –, après quoi on porte dans le forum le fruit de la méditation dans le temple et en veillant soigneusement à ne jamais confondre temple et forum. Mais dans le secret du temple, où brille pour chacun une éclatante lumière intérieure, ou dans le grand jour du forum, une chose est certaine : l'initié est puissamment armé et adoubé n'admettant aucune entrave pour traiter de n'importe quelle matière avec une liberté totale poussée, en toute responsabilité, à l'extrême de tous ses extrêmes, ce qui est sa fierté et sa seule raison d'être car, initiatiquement, la liberté n'est jamais assez extrême et on peut, on doit, toujours la porter à de nouveaux extrêmes précédemment ignorés. Et s'il peut se targuer de méditer et d'agir en conscience, c'est après avoir formé et façonné celle-ci dans une sévère discipline morale et intellectuelle afin qu'il lui soit donné de juger de quelque sujet que ce soit non seulement dans la justice mais aussi et surtout dans la justesse.

MÉDITATION I

Nos eaux vaclusiennes

*De l'aube de ma vie
Tu fus l'enchantement
Et ta splendeur ternie
Me sourit encore doucement.*

*L'étoile pâissante
Où ne luit plus l'espoir
Te dit : pauvre sœur languissante
Voici ton dernier soir.*

*Si Dieu brise le charme
Qui m'a fait tant rêver,
Si ma pieuse larme
Ne peut, hélas, te raviver,*

*En toi, rose éphémère,
Non, tout n'est pas mortel,
Tu rends ta dépouille à la terre
Et ton parfum au ciel.*

Ces vers qu'un poète a moulés sur un lied envoûtant de Schumann ne peuvent qu'émouvoir un chevalier capitulaire qui médite sur sa fleur emblématique. Roses des chevaliers d'York et de Lancastre, sœurs inexpiables issues de la même plante à genêts; rose gigantesque en feu du

bûcher de Jacques de Molay qui dévore, telle une corolle carnassière, le grand maître exhalant sa malédiction; rose iridescente à sept pétales sortie de l'embrasement doux des athanors dont le nom, si l'on retient l'étymologie, rappelle la non-mort, l'immortalité; roses de Saron qui ornent le jardin secret du Cantique des cantiques; roses mourantes de Jéricho qui revivent plongées dans l'eau; toutes nous reportent à la souche matricielle où s'est forgé le symbolisme maçonnique.

Morte la chevalerie? Morts les Templiers et les alchimistes? Dans leur vie historique et temporelle peut-être. Mais qui admettra, s'il accepte les éternelles transmutations, que la mort existe? Dans un glissement de son attention certainement, Paul Valéry a cru devoir décréter un jour que les civilisations sont mortelles. C'est là une des vues les plus courtes et les plus démunies d'harmoniques que le poète-penseur, sagace par ailleurs, ait proférées. Rien ne meurt jamais sous le soleil, sauf peut-être les incarnations réduites à elles-mêmes mais qui n'auraient jamais été si elles ne portaient en elles les germes qui assurent leur infinie perpétuation.

Dans son aventure terrestre, la chevalerie soulève, hélas, peu l'enthousiasme de qui s'autorise à la juger sous l'angle de la morale. Combats et rapines en vue du pouvoir ou du butin se succèdent au long des siècles. Lorsqu'elle a été touchée par l'aile rayonnante d'une certaine dimension spirituelle, car l'Église a béni ses armes, cette dimension n'a été que d'essence séculièrement religieuse et faite d'une dévotion à la Vierge dont le manteau couvrait ses meurtres et brigandages, ou à la Croix commode pour occulter de son ombre les cadavres des suppliciés alors que l'Écriture sainte n'arrête pas de répéter que Dieu ne prend point plaisir aux offrandes de sang, fût-ce celui des bêtes, et que le Christ s'offrit en agneau pour abroger

l'immolation des animaux et encore plus, en vertu du sixième commandement, celle des humains.

Sur la route de Jérusalem, parvenu à la vue des remparts augustes, un pauvre pèlerin juif s'était – il y a bien longtemps, au XII^e siècle – prosterné à terre roulé dans sa houppelande et abîmé dans l'extase de l'instant béni. Un chevalier chrétien qui faisait lui aussi le même voyage, mais orgueilleusement et sur son fier palefroi, ne manqua pas l'occasion d'offrir son juif en holocauste à « madame sainte Marie » qu'il venait honorer. De telles mises à mort étaient œuvre pie et les croisés les répétaient à l'envi sur toutes les routes qui les menaient en Terre sainte. *Fama tradidit* que sous les fers de sa monture le pieux chevalier brisa les os du pèlerin perdu dans ses prières et qui n'était autre que le grand poète Juda Halevi. Le saint roi chevalier Louis IX qui, bien sûr, a été élevé aux autels, gagna son ciel, du moins le croyait-il, par mille sévices contre le peuple où avaient pris naissance le Christ et sa Mère.

Une aporie angoissante surgit alors et nous cogne aux tempes : est-ce un évangile qui a été prêché à tous ces guerriers enfermés dans leur solipsisme comme dans leurs cuirasses ? Qui est le vrai chrétien, saint Bernard qui leur dit qu'il n'y a que de la gloire et point de crime à donner la mort aux ennemis du Christ, ou ce pauvre prêtre libanais qui, récemment, s'adressait à Dieu en ces termes : « Pour vous, je voudrais être tué, même injustement, plutôt que de tuer même justement » ?

Plutarque raconte que, sous Tibère, une grande voix, suivie de prodiges et de lamentations déchirantes, retentit un jour dans les airs et enjoignit à Thamos, pilote d'un navire, de proclamer partout la mort du Grand Pan, incarnation de l'Univers et du Grand Tout. « Thamoun, Thamoun, Pan Mégas tetnékè », disait cette voix : Thamos, Thamos, le Grand Pan est mort ! Cela se passait à l'aube

des temps chrétiens et annonçait la fin prochaine du monde païen et l'avènement du règne de la Bonne Nouvelle que devait instaurer le météore christique. Quelques siècles plus tard, on se trouve contraint de dire que l'Évangile partout répandu n'en était pas un et avait plutôt pris la figure peu amène d'un Dysangile.

Exemplaire entre tous pour ses exploits et ses batailles fut le chevalier errant Rodrigo Díaz de Bivár, dit le Cid Campeador. Guerroyant à toutes mains et sous gonfanon chrétien ou islamique, il n'en devint pas moins, à la suite de malentendus et de complaisances, modèle et parangon de toutes les vertus chevaleresques. Il a fallu attendre notre époque pour que le grand Miguel de Unamuno secouât l'édifice de l'admiration fascinée qui lui avait été vouée durant huit siècles. C'est une des plus grandes figures bibliques, David dans sa jeunesse de guerrier sans terre et pourchassé, qui eût le mieux mérité d'être porté au pincelle de la fleur de la chevalerie, lui qui, aux pires moments de la guerre que lui faisait Saül, n'a cessé de le considérer chevaleresquement comme son roi pour qui il avait un respect, hélas, attristé. En lui naît déjà la chevalerie errante, celle qui devait se développer au Moyen Âge et qui préfigure nos voyages initiatiques. Quel chevalier d'Occident peut-on citer qui, comme David le fit pour le roi Saül, tenant à la pointe de son épée son ennemi mortel endormi, et ne s'autorisant pas à en finir avec lui sans lui donner la possibilité de se défendre, se soit contenté magnanimement de lui couper un pan de son vêtement au lieu de l'occire? Peut-on trouver ailleurs un trait plus chevaleresque? Par ce geste superbe et seigneurial, David prouva qu'il était un véritable oint du Seigneur et que sa dévotion à Dieu n'était pas une vaine comédie d'ombres. Pénétré au plus profond de son être de la teneur à la fois douloureuse et mystique de sa mission, il sut comprendre

l'éclair que lui envoya le destin lorsque, à la porte de la demeure des prophètes de Nayoth, il découvrit les deux triangles superposés tête-bêche qui devaient devenir l'emblème de toute son aventure et, *in secula seculorum*, celui de tout un peuple. Ce furent là le signe et le contresigne qui le marquèrent pour toujours et sur lesquels nous pouvons sans fin méditer.

La *Tabula Smaragdina* énonce, en un aphorisme lapidaire : ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Ce symbole de l'étoile à six pointes nous somme et nous contraint à nous interroger, et il a beaucoup été disserté dessus. Si le « haut » est le ciel, la hauteur, l'ascension, le mot est dénué de sens si l'on songe aux antipodes, nous dit l'évêque anglican John A.T. Robinson. Si nous poussions davantage dans cette voie, nous dirions que le « bas » ne se conçoit que comme une descente vers la terre, vers le centre, vers le feu, vers la matière mère. Pour nous, Fils de la lumière, la progression vers le « bas » est symbolisée – dette aux Hermétistes – par le Mercure. C'est la marche vers les violences de la terre, les convulsions bouillonnantes et les éruptions formidables du magma du feu central au bout du cône renversé dantesque.

Visita Interiora Terrae, disent les premiers mots du sigle alchimique « Vitriol ». C'est la marche aussi vers notre propre enfer dont nous avons à prendre possession pour, après l'avoir dominé, porter nos ambitions vers le « haut », le Soufre du cabinet de réflexion, au moyen des forces d'expansion qui, de nous-mêmes projetées, s'élancent vers l'ouranos, le macrocosme, les extérieurs, tous les extérieurs et, au-delà des antipodes sans fin de tous les antipodes, vers tous les zéniths et nadirs jusques au compas tutélaire et moniteur du Grand Architecte, Nautonier des galaxies et Bon Pasteur des étoiles d'or. Ainsi s'éclairent et la pensée de la Table d'Émeraude et l'hexagramme davidien.

RENÉ DEFEZ

Méditations dans le temple

Dans une église, on se promène et on prie. Dans un temple, d'où sont écartés les vains curieux et qui n'est accessible qu'aux initiés, on ne se promène pas, mais on marche conformément à un rituel précis. On ne prie pas non plus mais on médite, c'est-à-dire qu'on s'examine et qu'on examine, ce qui d'ailleurs ne va pas sans souffrance. Un initié est puissamment armé et adoué pour traiter de n'importe quelle matière avec une liberté totale poussée, en toute responsabilité, à l'extrême de tous ses extrêmes, car, initiatiquement, la liberté n'est jamais assez extrême et on peut, on doit, toujours la porter à de nouveaux extrêmes précédemment ignorés. Et si l'initié peut se targuer de méditer et d'agir en conscience, c'est après avoir façonné celle-ci dans une sévère discipline morale et intellectuelle afin qu'il lui soit donné de juger quelque sujet que ce soit non seulement dans la justice mais aussi et surtout dans la justesse.

Enseignant et historien de l'art, l'auteur a exercé auprès de deux universités étrangères. Créateur du Prix des Critiques qu'il a animé pendant de nombreuses années, il joue un certain rôle dans la vie littéraire parisienne. En outre, il appartient à un important Ordre initiatique français dont il détient le plus haut grade.



9 782070 728824



Extrait de la publication

93-1 A 72882 ISBN 2-07-072882-X

120 FF tc